Document generated on 08/10/2025 12:45 a.m.

Siggi
Le magazine de sociologie

La concrétude des gens

Louis Rivet-Préfontaine

Number 3, Fall 2021

Les gens

URI: https://id.erudit.org/iderudit/98676ac

See table of contents

Publisher(s)

Revue L'Esprit libre

ISSN

2563-5425 (print)
2564-1824 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Rivet-Préfontaine, L. (2021). La concrétude des gens. *Siggi*, (3), 28–30.

Tous droits réservés © L'Esprit libre, 2021

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La concrétude des gens

LOUIS RIVET-PRÉFONTAINE,
Montréal

Durant l'année 2020, l'auteur a mené une enquête sociologique sur l'insécurité alimentaire dans le quartier de Pointe-Saint-Charles, à Montréal. Son expérience de bénévolat dans des organismes communautaires et une épicerie OBNL autogérée l'ont amené à réfléchir sur la transformation du regard que l'on peut poser sur une même réalité au fil du temps.

Je repense souvent au bénévolat que j'ai fait à la Maison solidaire[1], un organisme communautaire d'un quartier central de l'île de Montréal, le temps de quelques mois en 2016. J'avais déjà mis les pieds, sans en avoir conscience à l'époque, dans le monde de la précarité et de la pauvreté, de l'insécurité et du dépannage alimentaires. Il s'agit d'un univers où une diversité de trajectoires de vie viennent à converger : personnes retraitées avec un fonds de pension trop maigre; ex-professionnel·le·s malades et autres naufragé·e·s du monde du travail faisant pour la première fois l'expérience de la précarité; personnes nouvellement immigrées soucieuses d'acquérir de l'expérience de travail à travers l'implication bénévole; bénéficiaires de l'aide sociale avec des problèmes de santé divers; sans oublier les responsables des organismes, qui font souvent tant avec si peu de ressources.

À l'époque, je ne m'étais pas beaucoup intéressé à toutes ces personnes, ou du moins pas plus qu'il ne le fallait pour interagir de manière cordiale avec elles. Je les côtoyais seulement le temps de les accompagner dans les corridors de la banque alimentaire, située dans le sous-sol de béton humide au plafond écrasant d'une vieille école primaire, reconvertie pour accueillir divers organismes communautaires du quartier. Je ne me questionnais pas particulièrement sur ce que je faisais là-bas non plus. On me montrait comment effectuer l'une ou l'autre des tâches à accomplir, puis je me mettais à exécution. C'est bien parce que je voulais « redonner à la société » que j'y étais. Je faisais mon bénévolat, sans plus.

Je repasse encore devant cet endroit de temps en temps. En y repensant maintenant, je ressens une envie impossible à assouvir : revenir dans le temps et y porter attention « pour vrai », maintenant que je vois les choses comme je les vois. Je n'avais jamais remarqué, avant mon enquête dans Pointe-Saint-Charles, que cet organisme communautaire était le voisin direct d'un complexe HLM. Je n'avais pas non plus porté attention à l'occupation de l'espace urbain par plusieurs habitué·e·s de cet endroit, que je vois encore aujourd'hui déambuler dans leur quartier quand je m'y aventure pour faire des courses. Je les imagine aujourd'hui se retrouver pour discuter, à la salle commune d'un organisme populaire ou sur un banc public non loin de leurs habitations, sans avoir eu à prendre rendez-vous, simplement parce qu'ils et elles savent que des ami·e·s s'y trouveront.

À l'époque, à mes yeux, ils et elles étaient simplement « les usager·ère·s », les « bénéficiaires », ou encore les personnes « dans le besoin » de la Maison solidaire. J'estime me les être représenté·e·s comme ayant la vie dure, et il m'importait par conséquent de les traiter avec respect et empathie. Mais simplement, pour moi, leur vie n'existait que le temps de ma présence là-bas et elle se résumait à cette représentation somme toute misérabiliste.

«L'enjeu en est davantage un de cadrage, de ce vers quoi on tend d'abord à porter notre attention lorsqu'on en vient à intégrer un milieu social qui nous est inconnu.»

[1] La « Maison solidaire » est un nom fictif. Toute ressemblance avec le nom d'une véritable organisation est fortuite.

[2] Louis Rivet-Préfontaine, « L'altruisme au temps de l'accumulation », *Eurostudia,* Vol. 11, no 1 (2016) : 77–80.

Mon intention n'est donc pas ici de raconter une histoire de transformation radicale de mes jugements de valeur, qui seraient passés du mépris à la compassion. L'enjeu en est davantage un de cadrage, de ce vers quoi on tend d'abord à porter notre attention lorsqu'on en vient à intégrer un milieu social qui nous est inconnu.

J'avais des convictions politiques assez fortes que j'estimais être de gauche. Et quand je repartais de la Maison solidaire les jeudis matin à la fin de ma séance de bénévolat, je retournais ruminer sur les inégalités sociales et sur la guerre que les dominant·e·s mènent aux dominé·e·s. Je commençais tout juste ma maîtrise en sociologie. Forcément, je me questionnais autrement que je le fais maintenant sur « le social ». Justement, ce que j'en avais retiré, de cette expérience de bénévolat, c'est peut-être surtout un feuilleton que j'avais écrit à partir de la présence de « bénévoles d'un jour » à la Maison solidaire, gracieusement offert·e·s par une grande banque canadienne[2]. Une pratique courante dans le milieu des affaires : de grandes entreprises prêtent « leurs » employé·e·s à des organismes de bienfaisance le temps d'un ou deux quarts de travail rémunérés par année. Cela consiste en quelque sorte à faire faire une partie de leurs activités philanthropiques par leurs ressources humaines plutôt que financières.

C'étaient ces salarié·e·s qui avaient retenu mon attention. C'était plus précisément l'ironie de leur propre précarité d'emploi, mise au service de ce symbole de l'accumulation capitaliste que sont les grandes banques, et les liens que l'on pouvait déceler avec le phénomène de la philanthropie comme moyen de redistribution de la richesse. J'avais pris ces employé·e·s de classe moyenne quelque peu précarisé·e·s comme point de départ pour regarder « vers le haut ». Vers « l'élite financière » et vers des enjeux bien plus abstraits : la redistribution de ressources à l'échelle d'un territoire national, le « bien commun », l'idéologie néolibérale de gestion des États. Toutes ces personnes qui investissaient la maison de quartier en tant que membres usager·ère·s, et celles qui la faisaient tenir debout dans des conditions salariales tout aussi précaires; elles étaient toutes cachées sous mes yeux. J'étais trop occupé à tonner contre le néolibéralisme pour me questionner — les questionner — sur leur vie. Implicitement, je n'avais pas su considérer ces gens autrement qu'à titre de figurant·e·s anonymes de cette « guerre dans les cieux », alors même que c'était de leurs expériences dont j'étais le plus près, en raison du lieu à partir duquel j'avais développé ces réflexions — un des lieux de leur vie quotidienne avant tout.

Comment expliquer le sentiment d'étrangeté que je ressens aujourd'hui face à la façon de voir que j'ai pu avoir il y a quelques années ? Au fil de la vie, tout le monde change de « lentilles » pour percevoir le monde et les personnes qui l'habitent. En ce qui me concerne, je ne crois pas nécessairement pouvoir mettre la faute spécifiquement sur un quelconque cursus universitaire; ce n'est certainement pas toute personne entamant des études doctorales qui prend très littéralement son enquête à bras le corps, et tou·te·s les bachelier·ère·s ne s'intéressent pas aux phénomènes sociaux uniquement en tant qu'abstractions politiques. Il n'en demeure pas moins que cette perspective et ces intérêts intellectuels, ce sont ceux que j'avais développés du temps de mon baccalauréat en sociologie. Je trouve qu'il y a quelque chose de curieux dans le fait d'avoir dû attendre d'entreprendre des études de troisième cycle pour finalement me sentir minimalement investi dans un monde social qui s'éloignait de celui que je côtoyais d'ordinaire.

« J'étais trop occupé à tonner contre le néolibéralisme pour me questionner — les questionner — sur leur vie. »

On se serait (je me serais) attendu·e à ce que le cheminement d'un baccalauréat jusqu'au doctorat fasse progressivement monter dans une « tour d'ivoire d'abstraction ». Or, c'est plutôt comme si j'en étais au contraire un peu descendu avec le temps.

La concrétude que j'ai trouvée dans ma descente prend notamment la forme d'un ressenti physique et émotionnel : l'urgence des journées de livraison éreintantes, les centaines de rencontres brèves et fébriles, le sentiment de développer une familiarité partagée avec certaines personnes à force de les croiser… Avant la rationalisation sociologique, c'est là que ce mot — « concrétude » — est apparu dans mon esprit en premier.

Mais l'amorce de cette descente s'est peut-être aussi d'abord faite en apprenant à accorder une grande importance à ce que les gens disent et font dans leur vie de tous les jours — à les « prendre au sérieux », comme un professeur m'a déjà dit. La concrétude signifie aussi de faire, par cette voie, l'expérience de la complexification du regard qu'on porte sur un monde. Des personnes « dans le besoin » qui reçoivent passivement de l'aide deviennent aussi des personnes qui tiennent souvent à redonner quelque chose en échange de cette aide pour ne pas se sentir totalement impuissantes, qui se méfient parfois de certain·e·s autres habitant·e·s de leur quartier, mais qui entretiennent également divers liens d'entraide et d'amitié entre elles au-delà de leur recours à des organismes.

Il est bien certain que ma trajectoire personnelle et les apprentissages quotidiens qu'elle a pu offrir m'ont progressivement fait changer de lentilles. Éventuellement, j'en suis venu à voir sous un jour nouveau des gens qui se trouvaient auparavant dans mon champ de vision sans que mon esprit n'enregistre véritablement leur présence. Mais l'essentiel est peut-être ailleurs. À l'époque, une porte s'était largement ouverte devant moi, qui m'aurait permis d'apercevoir cette « concrétude des gens ». Les apprentissages et les appartenances sociales qui ont marqué le début de ma formation intellectuelle m'ont amené à développer une pensée passablement articulée sur les inégalités socio-économiques. Encore aurait-il fallu qu'une telle pensée me fasse réaliser qu'ils se trouvaient devant moi, les gens au nom desquels je m'insurgeais en principe. Mieux encore, qu'elle me permette de voir qu'un misérabilisme de surface ne permettait pas de m'intéresser à ce qu'ils avaient à dire.